

**Browning, Christopher, *The Final Solution and the German Foreign Office*. New York et Londres, Holmes & Meir Publishers, 1978, 276 p.**

Michel Pratt

Volume 11, numéro 2, 1980

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/701054ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/701054ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Institut québécois des hautes études internationales

ISSN

0014-2123 (imprimé)

1703-7891 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Pratt, M. (1980). Compte rendu de [Browning, Christopher, *The Final Solution and the German Foreign Office*. New York et Londres, Holmes & Meir Publishers, 1978, 276 p.] *Études internationales*, 11(2), 342–343.  
<https://doi.org/10.7202/701054ar>

féministe révolutionnaire depuis vingt ans. Application concrète du « tout est politique; le privé est politique: le politique c'est le quotidien ». Vestige du passé journalistique de l'auteur, le texte est vivant, inquisiteur, parfois seulement didactique. Le sujet, c'est on s'en doute, la remise en question du marxisme comme outil révolutionnaire pour les femmes. « L'analyse marxiste des classes se fait dans l'abstraction de l'âge et du sexe » dit B. Weinbaum p. 18. C'est pourquoi l'auteur proposera « Kin categories arising from sex and age differences, within classes ». Ainsi B. Weinbaum veut bien se démarquer de l'analyse marxiste, mais elle inscrit sa propre démarche à l'intérieur de cet ensemble révisé. D'où la grande ambivalence de l'ouvrage. Pour rendre à Marx et à Engels ce qui leur appartient, l'auteur met en filiation directe le mouvement féministe des années '70 avec le marxisme. M. Benston, M. Della Costa, R. Bridenthal etc..., ces féministes de la première heure doivent leur analyse du travail domestique féminin non rémunéré à Engels. Bien qu'elles s'en détachent quelque peu, elles lui empruntent « The basic framework ». Mais la différence fondamentale, selon l'auteur, entre le marxisme et le féminisme c'est « la composante patriarcale » inhérente au marxisme que le féminisme se doit d'identifier (chap. 4). Il n'en reste pas moins vrai que le marxisme, malgré ses défauts, reste la stratégie vraie du changement (chap. 5), ou en tout cas le point de départ de la lutte des femmes (chap. 6). Voilà qui clôt la première partie du livre. Dans un échange inégal et contradictoire, ces quelques 56 pages contribuent à rendre le débat tout à fait confus et inextricable.

On pense que la seconde partie, qui fait la part belle au freudo-marxisme (« Interaction of the Unconscious and Conscious in Revolutionary Situation » est le titre du chap. 8) sera plus éclairante. Adorno, Eric Fromm ces pères spirituels de K. Millett, de Firestone, de Atkinson, n'expliquent pas plus l'oppression des femmes par le complexe d'Oedipe ou celui d'Antigone. Là, l'expérience de l'auteur dans les fermes autogérées du Chili, vient à la rescousse d'une dialectique un peu perdue dans les dédales du subconscient. Mais B. Weinbaum est désormais convaincue d'une chose:

la société patriarcale, qui se reproduit sous des formes sans cesse renouvelées, est à l'origine de tous les maux féminins. Ni le discours socialiste, ni même celui de la toute puissante psychanalyse n'ont pu transformer les rapports d'exploitation que les femmes subissent.

Que conclure? L'auteur se lance alors dans des combinaisons arithmétiques fort savantes – graphes et courbes à l'appui – pour tenter de trouver des modes nouveaux de compréhension du mouvement des femmes. Le résultat qu'elle avance c'est l'utilité des « Kin categories » dans l'analyse de ce mouvement (« all fathers, all daughters etc... » p. 161). Ainsi en supprimant la famille comme catégorie de base, elle prétend révolutionner l'histoire. Les structuralistes avaient eux aussi en leur temps révolutionné l'anthropologie. Peut être que les femmes en s'emparant de tels matériaux vont-elles effectivement révolutionner leurs vies?

Ce livre pourrait en tout cas nous y inciter.

Yolande COHEN

Département d'histoire,  
Université du Québec à Montréal

## HISTOIRE DES RELATIONS INTERNATIONALES

BROWNING, Christopher, *The Final Solution and the German Foreign Office*. New York et Londres, Holmes & Meir Publishers, 1978, 276p.

Christopher Browning n'est pas un auteur connu. Le sujet du livre constitue en fait sa thèse, sous la direction du professeur Robert Koehl, de l'Université du Wisconsin.

Le titre du livre est prometteur mais il s'agit en fait d'une étude de cas très spécialisée sur le rôle du Foreign Office allemand par rapport à la question juive et plus précisément du problème de la déportation entre 1940 et 1943.

L'ouvrage cumule une multitude de détails historiques. L'appareil méthodologique est fort complet: nombreuses références, bonne bibliographie, chronologie parallèle des événements importants de la politique allemande, de la question juive et du Foreign Office, tableau schématique de la structure et composition du personnel du Foreign Office allemand.

Le sujet n'était pas nouveau, mais l'auteur aborde une dimension peu élaborée de l'antisémitisme du gouvernement nazi. L'attention des historiens a en effet porté sur d'autres instances comme la Gestapo, la propagande, les jeunesses nazies etc.

L'approche est d'abord chronologique. On y révèle que la question juive est surtout une affaire interne jusqu'en 1940 et que le ministère des affaires extérieures ne partage pas les excès des radicaux du Parti Nazi.

On met néanmoins sur pied les bases de ce qui allait aboutir à «la solution finale» dès les premières années du régime. On insiste alors sur la sur-représentation de l'influence juive par rapport à sa population et sur la conspiration mondiale du communisme juif.

Fait intéressant et peu connu, le gouvernement allemand encourage de 1933 à 1936 l'émigration juive en Palestine et y accepte même le transfert des biens. Mais à partir de 1936 on établit des mesures de pression visant à forcer les juifs à partir dénués de leurs avoirs. Puis c'est à partir de 1938 que les mesures discriminatoires s'accroissent. On arrive finalement en 1940, soit l'année de la création de la Referat D III de l'Abteilung Deutschland, c'est-à-dire d'une section spécialisée des affaires extérieures qui s'occupe plus particulièrement de la question juive, de la politique raciale, des réfugiés allemands et des mouvements nationaux à l'étranger.

M. Browning procède alors à une analyse assez rigoureuse de la nature du personnel impliqué dans le processus décisionnel et de leurs motivations. L'auteur s'attarde sur le rôle de personnalités qui lui semblent les plus influentes : Rademacher et ses assistants Muller, Klingnerfuss et Hahn. Il conclut que c'étaient des opportunistes qui n'étaient pas à l'origine des antisémites radicaux mais qui obéissaient aux ordres en vue de promouvoir leurs carrières professionnelles.

L'auteur dresse ensuite le sort des principaux responsables de cette organisation, notamment de Rademacher qui après de multiples audiences et évasions, ne put assister à son procès final à cause de sa mort en 1973.

En résumé disons que l'auteur dresse plus un véritable procès, pièces à l'appui, qu'une véritable analyse politique. Outre le fait qu'il procède à l'analyse du rôle de personnalités peu connues à côté des Himmler, Goebbels, Goering et Hitler, mais qui furent impliquées, du fait de leur position, dans le cas précis de la déportation juive, le sujet ne fait que confirmer et compléter les multiples thèses qui ont donné naissance à une littérature et cinématographie imposantes.

Michel PRATT

Département d'histoire,  
Université du Québec à Montréal

GIRAULT, René, *Diplomatie européenne et impérialisme; Histoire des relations internationales contemporaines, tome I: 1871 – 1914*. Paris, Masson, 1979, 256p.

L'histoire politique, qui a derrière elle une longue tradition en historiographie occidentale, a été vivement critiquée au vingtième siècle. On l'a accusée d'être événementielle et élitiste et le concept d'État considéré comme un organisme politique relativement autonome de l'économie – un de ses piliers – a été gravement ébranlé. Les critiques les plus radicales ont été formulées en France par les fondateurs des *Annales* et de ce qu'il est convenu d'appeler aujourd'hui «la nouvelle histoire». En 1931 déjà Lucien Febvre attaqua l'histoire diplomatique traditionnelle, qui se fie uniquement aux archives diplomatiques, aux personnalités au pouvoir, au court terme, quand il fit le recensement de l'*Histoire diplomatique de l'Europe (1871-1914)* publiée sous la direction de Henri Hauser.

Même si elle reste la Cendrillon des différentes sous-disciplines en histoire, l'histoire des relations internationales a récemment connu un certain renouvellement, surtout en France. Ce renouvellement doit beaucoup à l'oeuvre pionnière de Pierre Renouvin, à son *Histoire des relations internationales*, publiée en huit volumes de 1953 à 1958 et à son *Introduction à l'histoire des relations internationales*, écrite en collaboration avec J.-B. Duroselle en 1964, où il tenta une analyse méthodologique qui mit en valeur les «forces profondes».